

Renée Balibar, avec la collaboration de Geneviève Merlin et Gilles Tret, *Les Français fictifs. Le Rapport des styles littéraires au français national*, présentation d'Étienne Balibar et de Pierre Macherey. Paris, Hachette littérature, Collection « Analyse », dirigée par Louis Althusser, 1974, 295 p.

Denis St-Jacques

Volume 8, Number 1, avril 1975

Littérature québécoise et américanité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500365ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500365ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

St-Jacques, D. (1975). Review of [Renée Balibar, avec la collaboration de Geneviève Merlin et Gilles Tret, *Les Français fictifs. Le Rapport des styles littéraires au français national*, présentation d'Étienne Balibar et de Pierre Macherey. Paris, Hachette littérature, Collection « Analyse », dirigée par Louis Althusser, 1974, 295 p.] *Études littéraires*, 8(1), 171–172.
<https://doi.org/10.7202/500365ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

part, le lien avec l'histoire socio-économique du Québec, durant la période considérée, n'est pas établi de façon rigoureuse. D'autre part, les productions ne sont pas analysées en tant qu'incarnations, applications, mises en forme particulières d'un genre comportant un certain nombre de caractéristiques bien précises. L'analyse thématique n'est pas accompagnée d'une étude formelle qui lui aurait été un complément utile, voire nécessaire. Si cette étude a le mérite d'ouvrir un domaine d'exploration qui méritait de l'être, il n'en reste pas moins qu'elle pourra être heureusement poursuivie et complétée dans les deux directions que nous venons d'indiquer. Il y a encore bien des choses à dire sur le roman québécois de la terre. À cet égard, la lecture du livre de Servais-Maquoi est stimulante: elle appelle son propre dépassement.

Jacques PELLETIER

Université du Québec à Rimouski

□ □ □

Renée BALIBAR, avec la collaboration de Geneviève MERLIN et Gilles TRET, **Les Français fictifs. Le Rapport des styles littéraires au français national**, présentation d'Étienne Balibar et de Pierre Macherey. Paris, Hachette littérature, Collection « Analyse », dirigée par Louis Althusser, 1974, 295 p.

Si l'œuvre de Racine, Voltaire ou Hugo était retirée de l'enseignement, leur grande fortune littéraire se soutiendrait-elle encore? On peut en douter. Les professeurs connaissent trop les efforts que demande la formation de ces individus si peu nombreux, les lettrés, qui savent apprécier les « auteurs » et leurs « textes ». Mais de là à croire que la littérature se constituerait tout simplement comme

forme de la scolarisation, il y a un pas qu'on ne s'était pas permis de franchir. À vrai dire, l'avait-on même entrevu? Voici pourtant que Renée Balibar nous propose la littérature, non plus comme fruit du génie, mais comme pratique spécifique de l'enseignement de la langue. En clair, ce serait l'école qui produit la littérature, et non les écrivains.

Comment peut-on l'entendre? Les écrivains n'écrivent-ils pas justement les textes? Bien entendu, mais Renée Balibar fait très bien voir que ces textes, une fois rédigés et diffusés même, doivent attendre la consécration de l'enseignement pour devenir Littérature. Et même alors, les écrits ne sont pas la littérature, perspective idéaliste, mais bien la pratique qui en est faite. À analyser cette pratique dans ses conditions de production, Renée Balibar établit quelques évidences qui risquent de devenir encombrantes si jamais l'on s'avise de les prendre au sérieux.

Ceci, par exemple, fonde la démarche et apparaît difficilement récusable: « L'histoire des faits littéraires dépend entièrement de l'histoire du français national pour ce qui est de sa sacralisation de ses contenus linguistiques » (p. 58). C'est ce que trahit l'expression de « génie de la langue » employée à propos des « auteurs » et de leurs « textes ». Or, l'histoire de la langue française est caractérisée depuis le dix-neuvième siècle par l'intervention d'un appareil idéologique d'état spécifique, l'école. Cet appareil a, entre autres, pour fonction, d'assurer l'apprentissage de la langue nationale unique nécessaire à la grande société capitaliste. On ne sera pas étonné de découvrir que l'unité qu'il réalise ne va pas sans contradictions et que le « lire et écrire » de l'école primaire et des classes opprimées puisse se muer en « littérature » au secondaire

pour les classes dominantes. C'est toujours la même langue : ne compose-t-on pas les dictionnaires de la langue usuelle à coups de phrases d'auteurs ? Et c'est pourtant en plus un style, valeur transcendante indéfinissable, un génie pour tout dire. Où gîte le style, git la contradiction littéraire. Ainsi, certaines pratiques linguistiques sont-elles sacralisées et placent-elles en position de domination leurs usagers. En fin de compte, l'effet esthétique se révèle processus de reproduction de l'idéologie. Telle s'offre, extrêmement simplifiée, la thèse de Renée Balibar, qu'appuie une considérable introduction théorique d'Étienne Balibar et de Pierre Macherey, en un développement tout à fait remarquable de la recherche althussérienne sur l'idéologie et ses appareils.

Non seulement le travail théorique s'avère-t-il particulièrement soigné, mais, suivant des principes matérialistes, il s'élabore à partir d'une solide étude historique sur l'idéologie et les pratiques qui ont instauré la langue unifiée dans la France du dix-neuvième siècle — celle-ci donne lieu à un autre ouvrage de Renée Balibar dans la même collection, *le Français national* — s'assurant là solidement les bases de la démonstration analytique sur les textes. Et il faut lire ces analyses — à propos de Flaubert, de Péguy, du surréalisme et de Camus — toujours provocantes où, à chaque reprise, s'affichent, constitutifs du style littéraire, les modes mêmes de la scolarisation linguistique. On trouvera à se plaindre sur des détails — ces recherches doivent sans doute davantage se développer avant d'être tout à fait au point — mais, sur le fond, on pourra être agacé, choqué, vouloir chercher ailleurs autre chose ; la seule défense réelle restera le refus, la fuite.

Qui lirait ce livre, en effet ? Ceux auxquels on le destine de toute évidence, les professeurs, ceux qui enseignent la littérature, ceux dont justement on critique le pouvoir aveugle ? Voudrait-on que la bonne parole soit entendue des grands prêtres ? N'est-ce pas hérésie de prétendre des grands prêtres, professeurs de littérature, qu'ils ne savent ce qu'ils font ? On n'en est plus à une hérésie près dans la grande religion Littérature et on réduira bien encore celle-ci. Au reste, il y a lieu de croire qu'aujourd'hui cette forme scolaire de la pratique linguistique en est à son déclin et c'est peut-être la chance pour Renée Balibar de se faire entendre que d'arriver très tard. À notre époque, les sciences « humaines » remplacent progressivement, à l'école, la « littérature » et la « philosophie ». Il est plaisant de donner le coup de pied de l'âne, et sans doute encore utile et courageux en ce cas, mais les lionceaux courent déjà.

Denis ST-JACQUES

Université Laval

□ □ □

R. BILODEAU / R. LÉGER, **Classes sociales et pouvoir politique au Québec**, Montréal, Léméac, 1974, 133 p.

Ce petit livre pourrait d'abord faire illusion. Le terme de « classes sociales » que l'on trouve dans son titre appartient, en fait, au vocabulaire du matérialisme historique et n'a de sens que dans ce système, n'ayant lui-même de sens que dans le projet révolutionnaire de la lutte des classes devant aboutir à leur abolition. Or, cette étude d'abord conçue comme série didactique télévisée, ne cite Marx qu'une seule fois, en fin de volume, pour lui faire dire que « la bourgeoisie a joué dans l'histoire un